

Contes Populaires Canadiens. Septième Série

Adélard Lambert, Marius Barbeau and Pierre Daviault
The Journal of American Folklore
Vol. 53, No. 208/209 (Apr. - Sep., 1940), pp. 91-190

6. LA JEUNE FILLE AUX DEUX BRAS COUPÉS

(*Collection Massicotte*)

(Ecrit en 1915 par Mlle Sioui de la Jeune Lorette, raconté par Mme Jean-Baptiste Sioui—Mathilde Boivin, Canadienne de 55 ans environ, née à la Baie Saint-Paul)

Une fois, il y avait un veuf qui n'avait qu'une fille d'une rare beauté. Comme il était très pauvre, il lui dit :

“Je ne veux pas te laisser mourir de faim, je vais aller à la ville pour demander mon pain.”

Elle lui dit :

“Mais papa, je ne puis rester ici dans ce bois, toute seule.”

“Je ne serai pas très longtemps dans mon voyage, seulement un jour ou deux. Je vais atteler mon vieux cheval, ça ira un peu plus vite.”

Voilà qu'il part. Ayant traversé le bois, il voit un grand homme venir à lui.

“Bonjour, mon ami.”

“Bonjour, monsieur.”

“Comme vous me paraissez triste! Qu'est-ce qui vous chagrine?”

“Je pars de chez nous avec l'intention de me rendre à la ville pour demander mon pain et j'ai laissé ma fille seule à la maison.”

Le grand homme lui dit :

“Veux-tu faire un marché avec moi?”

“Lequel?”

Il tire de sa poche une grande bourse.

“Tiens, tu vois cette bourse? Elle est à toi et elle ne se videra jamais si tu consens à m’amener ta fille ici, au bout d’un an et un jour.”

“Comment, te donner ma fille? Je l’aime trop pour ça.”

“Si tu ne veux pas me la donner, promets-moi de m’apporter ses deux bras.”

Comme il aimait bien l’argent et qu’il était bien lâche, il consent au marché. Il prend la bourse et le grand homme disparaît. (Ce grand homme était le diable. Il pensait qu’en faisant couper les deux bras de la jeune fille, elle se mettrait en colère contre son père et perdrait ainsi son âme.) Quand le diable eut disparu, le veuf se rendit à la ville. Il s’acheta un beau cheval et une belle voiture et ensuite entra dans une épicerie où il acheta des provisions, puis, dans un autre magasin, une robe. Il partit et arriva bien vite chez lui. Sa fille fut bien surprise de voir arriver une si belle voiture.

“Ce n’est pas papa, ça, il ne possède pas un si bel équipage.”

Mais c’était bien lui.

“Bonjour, Marie.”

“Bonjour, papa. Comme vous avez un beau cheval et une belle voiture!”

“Cela te prouve ma fille que je n’ai pas flâné; j’ai dû faire plusieurs maisons, pour pouvoir amasser autant. Avec ce cheval et cette voiture, je me rendrai à la ville et je prendrai des voyageurs. Nous pourrons vivre heureux.”

La jeune fille, qui ne se doutait guère du marché que son père avait fait, était très contente. En effet, tous les jours il se rendait à la ville et rapportait de nouvelles choses à sa fille. Un soir, il entra chez lui ayant l'air bien triste. Sa fille lui dit :

“Comme vous êtes triste, papa! Etes-vous malade?”

“Non, mon enfant, mais j'ai autre chose.”

“Avez-vous fait des pertes ou encore est-ce moi qui vous ai fait de la peine?”

“Non, ça me coûte trop de te le dire.”

“Est-ce à mon sujet?”

“Oui, il faut bien que je l'avoue. Eh bien, tu vois cette bourse, elle ne se vide jamais. On me l'a donnée à condition que je te coupe les deux bras et que je les porte au bout d'un an et un jour à un grand homme. Ça fait un an aujourd'hui que j'ai fait ce marché.”

“Comment! Vous avez vendu mes bras au diable, car cet homme n'est autre que le diable. C'est ainsi que vous m'aimez! Tenez, voici mes bras, coupez-les. Puisque vous ne m'aimez pas, je vais m'en aller dans le bois et vous ne me verrez jamais.”

Voilà la fille qui part. Le sang coule de chaque côté d'elle. Elle marche ainsi toute la nuit, ayant beaucoup souffert. Au petit jour, elle aperçoit un gros arbre qui était tombé et formait une espèce d'abri. Elle s'y installa le

plus commodément possible et y passa la journée et la nuit. Tout le jour, elle ne cessa de remuer sa tête de côté et d'autre, pour chasser les mouches qui venaient sur ses plaies et qui la faisaient souffrir davantage. Toute la nuit, elle eut peur des loups.

Dans un village voisin, vivait une reine qui n'avait qu'un garçon. Un matin, il va la trouver et lui dit :

“Maman, j'aimerais aller à la chasse ce matin. Il y a longtemps que je n'y suis pas allé.”

“Je le veux bien, dit la reine, mais je crains qu'il ne t'arrive malheur.”

“Ne craignez rien, je vais être prudent en tout.”

“Prépare-toi et moi, je vais aller dire à la servante de te faire un bon dîner.”

Arrivé dans le bois, voici que son petit chien de laine, sentant qu'il y avait quelqu'un dans le bois, se mit à aboyer. Rendu près de la jeune fille, il lui lécha les plaies. Cela la souleaga beaucoup. Elle lui dit :

“Pauvre petit, comme tu es fin ! Si tu savais comme cela me fait du bien. Toi, au moins, tu as pitié de moi.”

A l'heure du dîner, le prince appela son petit chien. Celui-ci revint trouver son maître tout en léchant sa gueule.

“Tiens, tu as trouvé de la perdrix. Tu ne dois pas avoir bien faim, prends cette tartine.”

Le petit chien prit la tartine dans sa gueule et se dirigea du côté de la jeune fille. Arrivé près d'elle, il se tint sur ses pattes, de manière qu'elle puisse manger la tartine. Ensuite il lui lécha encore ses plaies. Quand le prince fut prêt de partir, il appela de nouveau son petit chien. Arrivé chez lui, il raconta à sa mère ce qui s'était passé.

“Maman, je trouve cela bien étrange. Rubis n'a jamais l'habitude de me laisser et aujourd'hui il n'est pas resté avec moi de la journée.”

“Il aura sans doute trouvé du gibier et se sera amusé.”

“Cela m'intrigue beaucoup. Si vous le permettez, je vais y retourner demain.”

“Puisque cela te fait plaisir, je le veux bien.”

Le lendemain, le prince partit encore pour la chasse. Arrivé dans les bois, Rubis alla retrouver la jeune fille et lécha ses plaies. Au dîner, le prince appela son chien.

“Tiens, prends cette tartine.”

Rubis la prend et veut partir, mais son maître lui dit :

“Non, mange-la ici.”

Le chien la déposa par terre. Alors le prince pensa qu’il devait y avoir quelque chose et se dit qu’il le suivrait.

“Tiens, mon bon chien, prends cette tartine.”

Comme la journée précédente, le chien se rendit près de la jeune fille. Le prince, qui l’avait suivi, se cacha dans un buisson pour voir ce que son

chien faisait. Il fut bien surpris d’apercevoir une belle jeune fille seule dans ce grand bois, mais sa surprise fut encore plus grande quand il constata qu’elle n’avait pas de bras, et que son chien tenait le pain dans sa gueule pour qu’elle puisse manger. Le prince se mit à pleurer en voyant une scène pareille. Il sortit de sa cachette et se dirigea vers la jeune fille.

“Oh! mon bon monsieur, je vous en prie, n’approchez pas. Je ne suis qu’une pauvre malheureuse n’ayant pas de bras, et mes habits sont tout en lambeaux.”

“Racontez-moi donc votre histoire, je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour vous soulager.”

Elle lui raconta toutes les misères qu’elle avait eues. Le prince pleura de compassion et lui dit :

“Puisque vous avez été si malheureuse, je vais vous emmener dans mon château. Ma mère, qui est très bonne, vous soignera et quand vous serez mieux, je vous promets de vous épouser.”

“Vous vous moquez de moi. Je suis déjà assez malheureuse. Je vous en prie, laissez-moi seule; éloignez-vous. Il est impossible que vous preniez une pauvre fille comme moi pour épouse; je n’ai ni fortune, ni même de bras. De grâce, ne me chagrinez pas davantage.”

“Ma chère demoiselle, je n’ai pas besoin que vous me donniez de fortune, je suis assez riche pour deux et je vous donnerai des servantes qui ne vous laisseront ni le jour ni la nuit.”

“Je le veux bien, dit-elle. Je suis si malheureuse et, sans votre petit chien, je serais morte de faim.”

“Ne bougez pas d’ici, je vais me rendre au village pour chercher une voiture.”

Arrivé chez lui, il conta à la reine ce qu'il avait vu et lui dit :

“Maman, donnez-moi un de vos manteaux. Je vous conterai tout à mon retour.”

La reine alla bien vite chercher un manteau. Le prince partit et, arrivé près du bois, dit à son cocher de l'attendre. Quand la jeune fille le vit venir, elle remercia Dieu de l'avoir si bien protégée. Alors le prince prit le manteau, le jeta sur elle et l'aida à se relever, car elle était très faible. Au château, la reine s'empressa d'aller voir son fils. Quand elle aperçut cette belle fille n'ayant plus de bras, elle se mit à pleurer. Elle la soigna le mieux possible et quand elle fut guérie, le prince demanda à sa mère, s'il pouvait l'épouser.

“Oh! mon fils, comme tu as bon cœur. Si tu l'aimes, épouse-la. Je te donne mon consentement, c'est une très bonne enfant. Il est vrai qu'elle n'a pas de bras, mais je te laisse assez riche pour que tu puisses lui donner des servantes et, moi, tant que je vivrai, j'en prendrai soin . . .”

On fit venir un prêtre et il bénit leur union. Ils vécurent un an sans que rien ne vînt troubler leur ménage. Mais, au bout d'un an, le prince reçut

une lettre d'un pays lointain disant que la guerre était déclarée et, comme il était capitaine, il était obligé de partir dans le plus bref délai. Il apprit cette nouvelle à sa mère et à sa femme et il leur dit qu'on l'assurait que cette guerre ne durerait pas plus d'un an. Il passa la nuit à parler à sa femme, lui disant de ne pas l'oublier, de prier pour qu'il revienne sain et sauf et il dit à sa mère de prendre bien soin de sa jeune femme durant son absence. Elle le lui promit. Le lendemain, on prépara ses malles et, enfin, l'heure du départ arriva, et on se fit des recommandations de part et d'autre. Durant le cours de l'année, la princesse eut deux beaux jumeaux, une petite fille qu'elle nomma Marie comme elle et un petit garçon qu'elle nomma Paul comme son père. La reine s'empressa d'écrire à son fils pour lui apprendre la nouvelle. Comme il n'y avait pas d'autre moyen de communiquer qu'à cheval ou à chameau, la reine dit à son messager :

“Tu vas partir demain pour aller porter des nouvelles au prince. Il faut que tu couches en chemin. Mets ce sac sous ta tête, ne le quitte jamais.”

Il partit en promettant à la reine de bien exécuter ses ordres. Quand il eut voyagé toute la journée, il arriva à une auberge. Il entra dans la cour et on lui fit mettre son cheval à l'écurie. Cette auberge était gardée par trois vieilles filles. La plus vieille dit :

“C'est le messager du prince; si vous le voulez, on ne le laissera pas partir sans avoir vu les nouvelles que la reine lui envoie. Je vais lui préparer un bon verre. Nous allons voir.”

Le messenger entre.

“Tiens, tiens, c’est le messenger du prince. Madame la reine est bien, et madame la princesse? Vous devez avoir froid, prenez cette boisson chaude, cela vous fera du bien.”

Le pauvre gars prit le verre sans se douter de rien. Peu de temps après, il dormait presque dans sa chaise et une des vieilles filles lui dit :

“Allez donc vous coucher, vous serez bien mieux dans votre lit pour dormir.”

Il monta dans la chambre qu’on lui avait préparée. Comme il dormait malgré lui, le sac tomba près du lit sans qu’il s’en aperçût. Une heure ou deux après, les vieilles filles se levèrent et se hâtèrent vers la chambre de leur hôte. Elles trouvèrent le sac par terre. Elles n’avaient pas de clefs pour l’ouvrir, mais une d’elles chercha dans les habits du messenger et trouva la clef. Elle ouvrit le sac, prit la lettre et la lut.

“Ecoutez donc, mes sœurs. La princesse a donné deux beaux petits enfants au prince. Je vais déchirer la lettre, et je vais faire dire au prince que c’est un chien et un chat.”

Voici la lettre que les vieilles filles écrivirent au Prince :

“Paul, enfant ingrat, c’est ainsi que tu aimes ta vieille mère? Moi qui ai pris tant soin de toi, en reconnaissance tu m’amènes ici une épouse n’ayant

pas de bras. Tu me dis en partant: "Maman prenez-en bien soin, c'est un ange." Moi, je te dis, Paul, que c'est une mauvaise fille ou une possédée. Elle a acheté deux enfants. Ces deux enfants sont un chien et un chat. Quel déshonneur pour moi! Je vais la chasser du château. Ta mère, la reine de X..."

Trois jours après, le prince reçut sa lettre. Il était très content. Quand il lut ces nouvelles, il pleura comme un enfant et dit au messager:

"Tu vas attendre la réponse."

Il écrivit:

"Je veux que ma femme sois bien traitée et que mes deux enfants, même s'ils sont chien et chat, soient bien gardés jusqu'à mon retour pour que je constate ce qui s'est passé."

Il recommanda à son messager de bien garder le sac et de le mettre sous son oreiller. Le messager partit et coucha encore à la même auberge. Les vieilles filles lui jouèrent le même tour. Elles déchirèrent la lettre et écrivirent à la reine.

"Ma mère, je suis très fâché de voir que ma femme ait acheté deux enfants en mon absence. Puisqu'il en est ainsi, je vous prie de la mettre dans un four pour la faire brûler. Et prenez mes deux enfants et jetez-les à l'eau, car je vois bien que c'est une mauvaise fille que j'ai mariée. Si mes ordres ne sont pas exécutés à mon retour, gare à elle, car elle pourrait avoir pis."

Lorsque la reine eut ces nouvelles, elle dit :

“Le prince s’est trompé, car s’il avait son bon sens, il ne dirait pas une chose pareille.”

“Si le prince le veut, faites-le, mère. Je suis prête à tout souffrir.”

La reine lui dit :

“Non, jamais je ne ferai pareille chose. Je vais te mettre des habits bien épais et dans un sac, sur ton dos, tes enfants. Tu tâcheras de trouver du secours au prochain village.”

La princesse partit. Au lieu d’aller au village, elle prit le bois. Elle marcha ainsi durant trois jours. Arrivée près d’une rivière, elle aperçut une embarcation où était un homme.

“Bonjour, monsieur, pouvez-vous me dire où je pourrais avoir à manger?”

“Embarquez dans cette chaloupe, et je vais vous traverser. Il y a une maison de l’autre côté de la rivière où vous trouverez ce que vous désirez.”

Au milieu de la rivière, elle dit à l’homme :

“Seriez-vous assez bon pour me donner un peu d’eau? J’ai bien soif.”

“Penchez-vous, madame, et essayez de boire.”

Elle se pencha un peu et se releva aussi vite.

“J’ai peur de tomber.”

“Il n’y a pas de danger.”

Elle essaya de nouveau. Elle se pencha tellement qu'un de ses enfants, qu'elle avait sur son dos, tomba.

“Monsieur, mon enfant est à l'eau, je vous en prie, donnez-le-moi.”

“Prenez-le vous-même, essayez.”

Elle se pencha et mit son bout de bras à l'eau, le retira et elle avait un bras complet. Elle put ainsi ramener son enfant. Il en fut ainsi de l'autre enfant et ainsi elle eut ses deux bras. De l'autre côté de la rivière, elle trouva la maison que l'homme lui avait annoncée. Elle vécut ainsi pendant sept ans sans voir personne. Durant ces sept années, la reine ne reçut aucune nouvelle de son fils. Au bout de sept ans, elle le vit arriver, n'ayant rien de plus pressé que de demander où était sa femme.

“Comment, malheureux, toi qui m'as fait dire que c'était une mauvaise fille et de la faire brûler dans un four.”

“Vous avez fait brûler ma femme? Et mes deux enfants?”

“Tu m'as dit de les jeter à l'eau.”

“Vous avez jeté mes enfants à l'eau?”

“Non, je ne l'ai pas fait. Je lui ai mis un sac, avec ses deux enfants, sur son dos et elle est partie ainsi.”

“Puisqu'il en est ainsi, je pars et vous ne me reverrez que quand j'aurai trouvé ma femme.”

Il part en disant adieu à sa mère. Arrivé près du bois, il se dit: “Ma femme doit avoir pris ce petit chemin.” Il marche, marche et arrive à une rivière. Il voit venir un homme dans une embarcation.

“Bonjour, monsieur, bonjour. Vous êtes ici, je suppose, pour traverser les gens.”

“Embarquez, si vous désirez aller de l'autre côté.”

Le prince embarque. Arrivé de l'autre côté, il aperçoit une maison. Comme il avait plu beaucoup, il se dit : "Je vais entrer et demander de faire sécher mon habit."

Devant la maison, il y avait deux petits enfants qui jouaient. Quand ils aperçurent l'homme ils restèrent bien surpris, car ils n'avaient jamais vu personne. Ils coururent le dire à leur mère. La mère eut peur.

"Si c'est le prince, je suis certaine que, s'il me reconnaît, il va me tuer."

On frappait à la porte. La jeune femme alla ouvrir et reconnut tout de suite son mari. Lui aussi la reconnut, mais il se dit :

"Ma femme n'a pas de bras."

Elle lui servit à manger et mit son habit près du feu. Les deux enfants allèrent trouver leur mère et dirent :

"Est-ce lui qui veut te tuer, maman?"

Elle leur fit signe de ne pas parler, car l'homme écoutait. Un peu après, elle leur dit :

"Cet homme est votre père."

Les enfants, tout en courant autour du manteau de l'étranger, répétaient :

“C’est le manteau de papa.” Le prince, qui les écoutait et qui trouvait que le petit garçon lui ressemblait beaucoup, dit à la jeune femme pour connaître un peu son histoire :

“Les entendez-vous dire que c’est le manteau de leur père?”

“Oui, leur père a un manteau pareil. Il est parti pour le bois et doit revenir sous peu.”

“Madame, si votre mari ne revenait pas et si vous n’aviez pas de bras, je dirais que vous êtes ma femme.”

Il lui raconta comment il avait connu sa jeune femme, qu’il avait été obligé de partir pour la guerre qui, ne devant durer qu’un an, en avait duré sept. La première année, sa jeune femme avait acheté deux petits enfants, une fille et un garçon, sa petite fille avait été nommée Marie comme elle et le petit garçon, Paul comme lui. Ses lettres avaient été ouvertes et réécrites, ajoutait-il.

“Ma femme a quitté le château et je suis parti pour la retrouver.”

La dame en entendant cela se dit :

“Il ne veut pas me faire mourir, je vais lui dire que je suis sa femme.”

“Monsieur, je vous disais que mon mari était dans le bois; depuis que je suis ici, vous êtes le seul homme que j’ai vu. Je suis votre femme.”

“Vous êtes ma femme! Comment se peut-il que vous ayez des bras?”

Elle lui raconta toute son histoire et comment l’homme de la chaloupe lui avait donné ses deux bras. Le prince pleura de joie et il prit ses deux enfants et les embrassa tour à tour. La princesse dit au prince :

“Si tu veux, nous resterons ici, nous serons heureux.”

“Je ne le puis, ma mère m’attend avec impatience pour savoir si vous êtes encore vivante, elle mourrait de peine de ne plus me revoir. Prépare-toi ainsi que les deux enfants.”

Près de la rivière, l'homme apparut encore avec sa chaloupe. Il les fit embarquer. Arrivé de l'autre côté, le prince voulut le payer. Mais il refusa. Aussitôt il disparut, en leur disant : "Soyez heureux."

Le prince et la princesse restèrent bien surpris. Ils se dirent : "C'est le bon Dieu, puisqu'il a fait tant de miracles."

Au château, la reine pleura de joie en apercevant ses deux petits enfants, elle qui les avait tant aimés. Elle demanda à la princesse comment elle avait eu ses deux bras. La princesse le lui raconta. Ensuite le prince voulut savoir qui s'était rendu coupable d'ouvrir les lettres. Il fit venir son messager et lui demanda où il avait couché.

"Chez les vieilles filles."

"As-tu couché avec le sac?"

"Oui, mon prince."

"Durant la nuit, tu ne t'es pas réveillé?"

"Non, je dormais si bien que la maison aurait pu tomber sur moi."

"Les vieilles filles ne t'ont rien donné à boire?"

"Oui, et aussitôt je me sentis engourdi."

"Ce sont elles, dit le prince, car elles étaient jalouses de ma femme. Elles auraient voulu que j'épouse la plus jeune."

Il commanda à ses gardes d'aller chercher les troits infâmes et de les faire écarteler.

Ensuite, ils vécurent heureux avec leurs enfants.